

*Media Events. The Live Broadcasting of History* (Daniel Dayan et Elihu Katz)

Pierre Sorlin

---

Citer ce document / Cite this document :

Sorlin Pierre. *Media Events. The Live Broadcasting of History* (Daniel Dayan et Elihu Katz). In: Réseaux, volume 11, n°57, 1993. Sport et médias. pp. 156-158;

[https://www.persee.fr/doc/reso\\_0751-7971\\_1993\\_num\\_11\\_57\\_1037](https://www.persee.fr/doc/reso_0751-7971_1993_num_11_57_1037)

---

Fichier pdf généré le 11/04/2018

adoptée est discutable ; dans leur désir d'être précis et rigoureux, les auteurs alignent les unes à la suite des autres, sans hiérarchie, différentes théories de la communication dont beaucoup nous semblent dater. Peut-on se contenter du « modèle » de Jakobson (qui, d'ailleurs, ne visait pas la communication en tant que telle, mais une définition des « genres » littéraires à partir du « niveau » qui caractérise chacun d'entre eux) ? Peut-on réduire la sémiologie à l'essai de Barthes, en ignorant totalement Peirce ? L'honnêteté, la compétence des auteurs ne sont pas en cause ; ce que le livre manifeste est un certain stade de la réflexion sur les médias et en ce sens il mérite d'être lu.

● « *Introducción a los medios de comunicación* ». Ediciones Paulinas, Madrid, 1992, 470 p.

\* \*  
\*

## Media Events. The Live Broadcasting of History

de Daniel DAYAN et Elihu KATZ

par Pierre SORLIN

L'histoire des médias n'est pas écrite seulement pour faire plaisir aux nostalgiques du passé, elle sert d'abord à nous rappeler que nous sommes nés dans un univers déjà médiatique, que nos parents étaient habitués au téléphone, au cinéma, à l'enregistrement sonore, à la radio, et que ce qui, aujourd'hui, pourrait nous sembler prodigieusement neuf a, souvent, été expérimenté depuis longtemps. La télévision change notre approche des événements, elle nous les fait vivre de plus près, elle crée une illusion de participation mais radio et cinéma avaient anticipé cette transformation de notre rapport à l'histoire immédiate. Le précédent souvent évoqué est *Triumph des Willens*, ce film qui avait immergé l'Allemagne entière dans l'atmosphère du Parteitag de Nuremberg mais il ne s'agissait pas là d'une innovation ; l'histoire du premier cinéma allemand,

maintenant qu'elle nous est mieux connue, montre comment, à l'aube du siècle, tout le Reich se fondait dans une célébration collective du Kaiser.

Qu'y a-t-il de vraiment nouveau dans la retransmission télévisuelle ? C'est à cette question que veulent répondre Daniel Dayan et Elihu Katz. Ils le font avec énormément de précision, dans un texte clair, rigoureux, élégant aussi bien dans l'expression que dans la présentation des exemples sur lesquels se fonde la démonstration. Ayant observé pendant de longues heures les enregistrements de quelques événements dont le retentissement a été mondial, ils en proposent une classification simple en trois catégories :

1°) Conquête, intervenant là où un challenger affronte une opinion ou un milieu hostile, comme le fit par exemple Sadate en se rendant à Jérusalem ou le pape en allant à Varsovie. C'est de loin la catégorie la plus évidente, elle est longuement analysée et les auteurs montrent bien (p. 161 *sqq.*) comment des événements de ce type, spectaculairement organisés dans un moment de crise, aident à dénouer la situation.

2°) Compétition, qu'il s'agisse d'une confrontation sportive ou d'un débat entre candidats à une même fonction. Les rencontres sont prévues, elles obéissent à des règles connues de tous, les adversaires sont de valeur en principe égale, le public est invité à constater que le meilleur gagne.

3°) Couronnement. Comme les auteurs le savent parfaitement, cette catégorie où se croisent les funérailles de Kennedy et le mariage du prince Charles est la moins évidente ; il s'agit surtout de dénicher l'analogie possible entre une cérémonie qui marque un arrêt bouleversant, inattendu, de l'histoire américaine et un moment privilégié dans le rituel auquel la famille royale se prête à longueur de semaine.

Radio et cinéma ont, depuis longtemps, mis en relief le même type d'événements. A partir du mariage du duc d'York célébré, après cinq siècles d'interruption, à Westminster (1923), la Cour d'Angleterre a su parfaitement orchestrer ses « couronnements » et y faire intégrer tout le pays.

directement ou par médium interposé. La télévision, cependant, introduit dans les rites une note différente. Les auteurs décrivent avec minutie toutes les caractéristiques de la retransmission télévisuelle ; leur scrupule les conduit à définir un ensemble de caractères très généraux comme la rupture des habitudes quotidiennes dans la participation à une expérience festive ou la mise en mouvement d'énormes audiences qui se vérifiaient en Allemagne avant 1914 ou en Angleterre depuis 1923. Je ne crois pas les trahir en isolant quelques traits proprement télévisuels qui sont le direct, l'absence d'interruption, l'entrée de l'événement dans le domicile privé et la fonction intégrative.

Les auteurs sont trop prudents pour faire des paramètres qu'ils isolent des absolus, ils signalent au contraire le fait qu'aucun événement n'a été retransmis dans des conditions telles que toutes leurs catégories puissent être vérifiées. Le direct, par exemple, est une notion toute théorique, les Californiens qui ont voulu suivre les funérailles de Kennedy, les Polono-Américains curieux de voir le pape à Varsovie ont dû, à cause du décalage horaire, aménager leur emploi du temps, ils ont vu au moment même mais au prix d'un bouleversement chronologique qui les a totalement séparés des témoins immédiats. Quant au mariage de Lady D, programmé dans plus de soixante-dix pays, il a été transmis en différé presque partout sauf dans les fuseaux horaires européens. Les auteurs proposent donc un cadre qui leur permet d'abord d'analyser très finement, et de manière diversifiée, les événements dont ils parlent, puis de montrer comment leur transmission est négociée à l'avance, dans un échange qui implique à la fois les acteurs et les chaînes télévisuelles, de décrire les rituels de présentation caractéristiques de chaque catégorie, enfin d'expliquer pourquoi les destinataires, c'est-à-dire le public, interviennent dans la diffusion et lui donnent tout son sens. Les « media events » ne sont pas, en eux-mêmes, fondamentalement différents des faits dont nous entretenons ordinairement les médias, ce qui les distingue est qu'ils sont déclarés « historiques », la télévision

n'étant là que pour garantir à la fois leur parfait déroulement et leur caractère exceptionnel (pp. 32, 79). Cette apparente neutralité ne doit pas tromper : c'est bien la télévision qui énonce les traits distinctifs propres à chaque événement, c'est elle qui en offre une interprétation. Davantage, l'adoption d'une forme narrative, amplement soulignée (pp. 29, 31, 83, 114-115), est constitutive de l'événement lui-même, elle prédétermine des étapes comme l'attente ou le suspens, elle construit le message (p. 48) et annonce une suite probable : le récit est une promesse de changement.

Très facile à lire, l'ouvrage est à la fois soucieux des détails (pourquoi multiplier les reporters, perdus dans la foule, qui voient moins de choses que les téléspectateurs ?) et très ferme dans ses conclusions générales. On s'étonnera peut-être d'affirmations surprenantes (« The catholic church persistently denies permission to broadcast the mass », p. 71 ; l'un des auteurs vit pourtant en France !), de détails superflus (le tableau de la p. 68, les longues références données p. 134 pour appuyer l'idée banale que l'on reçoit un message différemment suivant les circonstances), d'un effort systématique et pas toujours convaincant pour intégrer à cette recherche, en elle-même très originale, tout un attirail socio-anthropologique (fallait-il vraiment confronter les trois catégories d'événements aux trois formes de domination selon Weber ou intégrer de force le chamanisme dans l'analyse des rapports entre acteurs, diffuseurs et spectateurs ?).

Rien de tout cela n'est vraiment important et, même si l'on juge superflues les références anthropologiques, on doit souligner la nouveauté d'une étude qui insère la télévision dans l'ensemble des formes cérémonielles. Je ne vois donc qu'une vraie question à poser aux auteurs : malgré les réserves qu'ils multiplient sur la validité de modèles généraux (pp. 39, 45, 49-50, 55, 112), ne sont-ils pas trop affirmatifs dans leurs conclusions, en particulier à propos du public ? Sur quelles preuves se fondent-ils pour détecter un effet de soulagement (p. 173), une solidarité mécanique entre spectateurs (p. 196), un effet de réconcilia-

tion (p. 198), une « désintermédiation », une interaction (p. 211) ? Je crains qu'ils n'aient donné d'avance la réponse : « All of us have our own experience to drain upon » (p. 135). Toutes les données qu'ils analysent sont pertinentes pour la radio, et sans avoir d'autre preuve que « my own experience » je pourrais proposer un modèle différent du leur. Pour les funérailles de Staline, la radio a fonctionné exactement comme ils le décrivent. Davantage, la radio laissait jouer l'imagination, elle misait à fond sur une remarquable mise en onde qui impliquait les spectateurs. Il y a aussi un film des funérailles où l'on voit ce que la télévision aurait montré ; pendant que Molotov prononce, d'une voix admirablement modulée, une oraison funèbre grave, tendue, religieuse, Beria, placé à ses côtés, ne cesse de retirer ses lunettes, de les essuyer, de les ranger, de les remettre sur son nez : quel spectateur resterait insensible à ce manège et ne se mettrait à rire ou ne s'interrogerait sur la nervosité du chef de la police ? Il serait facile de soutenir que la télévision est infiniment moins impliquante que la radio, et qu'elle relativise les phénomènes de fusion, de communion, de réconciliation, etc. Le bénéfice, sans doute, ne serait pas énorme mais il aiderait à relancer la question de fond : est-ce bien la télévision qui a changé notre rapport aux « grands » événements ?

● Daniel DAYAN et Elihu KATZ, « Media Events. The Live Broadcasting of History ». *Harvard Un. Press, Cambridge, Mass., Londres, 1992, XI, 306 p.*

\* \*  
\*

## **Visions du sport Photographies 1860-1960**

de Jean-Claude GAUTRAND  
par Françoise DENOYELLE

Les histoires de la photographie restent rares si on les compare à celles du cinéma né trois quarts de siècle plus tard. Plus rares encore sont les histoires thématiques. Il n'existe aucune publication française

concernant la photographie de mode, de reportage, de portrait. Le lecteur doit se reporter à des éditions étrangères ou consulter des catalogues d'expositions circonscrits à une période ou à une œuvre. Avec *Visions du sport*, Jean-Claude Gautrand, photographe, critique, historien, comble une lacune d'autant plus importante que la photographie de sport, en tant que genre spécifique, n'est apparue que tardivement et qu'elle est rarement évoquée dans les histoires générales. Présenté de façon chronologique, *Visions du sport* s'attache à répertorier les photographes : les précurseurs (Durieux photographiant la musculature athlétique d'un modèle), les sportifs (les frères Buisson escaladant, avec plus de deux cents kilos de matériel, les pentes du mont Blanc pour photographier les premières cordées de citadins en costume de ville), les scientifiques (Marey, Muybridge analysant le mouvement), les esthètes, Jean Reutlinger, athlète accompli, immortalisant, dans des poses empruntées à la statuaire antique, le champion Hans Braun), les marginaux (Lartigue tenant le journal photographique des exploits sportifs familiaux), les novateurs (Jules Beau premier reporter sportif).

La photographie du monde sportif, plus que toute autre, est liée au développement technique. Jusqu'à l'arrivée de l'instantané, elle se résume à des portraits. Portraits, les images des Frères Marseille, lutteurs d'exhibition immortalisés par Léon Crémère (1865), portraits encore les images équestres de Delton (1880) et les planches de Charles Barenne illustrant « le caractère sportif et récréatif de la bicyclette. » Les mutations technologiques s'accompagnent d'une évolution des mentalités. La photographie témoigne de la libération des corps. Les femmes quittent leur corset le temps d'une baignade et montrent leurs jambes quand elles font de la bicyclette. Alors que l'Olympisme renaît, que la presse sportive se développe, paradoxalement, la photographie de sport n'apparaît pas en tant que genre spécifique au même titre que la photographie de mode qui prend son essor à partir des années 20. Jean-Claude Gautrand traduit ce constat dans le titre même de son ouvrage :